

INTRODUCTION

par Nathalie Brémand

Le XIX^e siècle représente un des moments majeurs de l'histoire du livre et de la lecture : celui du développement d'une culture de masse basée sur l'écrit qui prend la forme explicite, selon les commentateurs, d'une « seconde révolution du livre »¹ (après celle de Gutenberg), du « triomphe du livre »² ou encore de « l'âge d'or du livre »³. Il se produit alors un double mouvement d'essor considérable du lectorat et d'accroissement exceptionnel de la production des imprimés.

Avec son lot d'innovations et de mutations techniques dans les secteurs de la papeterie et de l'imprimerie, la révolution industrielle provoque, en effet, un saut qualitatif dans les procédés de production de l'imprimé. Elle le sort définitivement de l'« ancien régime typographique »⁴ pour ouvrir la voie au temps du « livre industriel »⁵. Les nouveaux systèmes de communication qui se développent, en particulier les chemins de fer, contribuent à la distribution plus rapide des livres et de la presse. D'autres inventions, comme celle de l'éclairage au gaz, favorisent l'acte de lire. Des mutations d'ordre économique accompagnent ces évolutions et participent aussi à la circulation de l'écrit en facilitant le développement de la librairie et la naissance des grandes maisons d'édition. Autres phénomènes majeurs, l'apparition de la presse périodique à grand tirage et la naissance du quotidien bouleversent le monde de la presse écrite et annoncent la « civilisation du journal »⁶.

Ces modernisations vont de pair avec une expansion de la consommation du livre et, de manière plus générale, avec une progression notable de l'alphabétisation. Avec le déclin des patois, l'unification croissante de la langue française et le développement de l'école primaire, les conditions sont réunies pour permettre l'acculturation à l'écrit⁷ amorcée au XVIII^e siècle. Les gens qui lisent sont plus nombreux, les types de lecteurs plus variés, les différentes pratiques de lecture se multiplient.

1. Frédéric Barbier, *Histoire du livre*, 2^e éd., Paris, Armand Colin, 2006, p. 294.

2. Martyn Lyons, *Le triomphe du livre. Une histoire sociologique de la lecture dans la France du XIX^e siècle*, Paris, Promodis - Éditions du Cercle de la Librairie, 1987.

3. Guglielmo Cavallo, Roger Chartier, *Histoire de la lecture dans le monde occidental*, Paris, Seuil, 2001, p. 393.

4. Roger Chartier, « L'ancien régime typographique : réflexions sur quelques travaux récents », *Annales. Histoire, Sciences sociales*, 1981, n° 2, p. 191-209.

5. Michel Vernus, *Histoire d'une pratique ordinaire. La lecture en France*, Saint-Cyr-sur-Loire, Alan Sutton, 2002, p. 89.

6. Dominique Kalifa et al. (dir.), *La civilisation du journal. Histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX^e siècle*, Paris, Nouveau Monde éditions, 2011.

7. Guglielmo Cavallo, Roger Chartier, *Histoire de la lecture dans le monde occidental*, op. cit., p. 45.

Le XIX^e siècle est aussi une « période charnière »⁸ dans l'histoire des bibliothèques. À l'issue de la Révolution française, quatre à sept millions de documents provenant de confiscations diverses entrent dans les dépôts littéraires qui alimenteront les bibliothèques municipales créées en 1803. Tout en ayant développé l'idée d'une lecture émancipatrice, la Révolution française aura produit ainsi une situation paradoxale en rendant accessibles un grand nombre des livres alors taxés « d'obscurantisme ou d'inutilité »⁹. Les bibliothèques municipales souffriront durant tout le siècle de l'occupation de leurs fonds par ces documents des temps passés. Repliées sur leurs missions de conservation, elles attireront pour longtemps principalement un public d'érudits. La lecture publique se développera donc ailleurs, dans les cabinets de lecture ou « boutiques à lire »¹⁰, les bibliothèques populaires, paroissiales, carcérales, scolaires. Au XIX^e siècle, le monde du livre est caractérisé aussi par la diversification des lieux de lecture.

Le XIX^e siècle est également marqué par la naissance du socialisme. En France, celui-ci s'épanouit dans les années 1830 au moment où les premiers effets de la révolution industrielle se font sentir. On assiste alors à un véritable foisonnement de doctrines qui s'appuient sur une critique économique et politique virulente de l'époque pour élaborer de nouveaux systèmes sociaux. Mais ce que préconisent ces doctrines n'est pas de simples programmes politiques : le but qu'elles poursuivent est une transformation sociale radicale de la société qui met en avant les notions d'égalité, de justice et de liberté.

L'émergence de ces doctrines, qui suscite alors la naissance d'une profusion d'écoles et de différents courants et un formidable brassage d'idées, coïncide avec une des phases majeures de l'augmentation du nombre de lecteurs en France. Elles se développent pendant la monarchie de Juillet, considérée par Dominique Kalifa comme « un extraordinaire laboratoire culturel »¹¹ qui correspond à la première étape du phénomène de la culture de masse. Les socialistes sont partie prenante de la révolution du livre qui opère alors. Ils lisent pour élaborer leurs idées, écrivent pour faire connaître leurs systèmes et leurs projets sociaux. « Juillet et les années suivantes furent un volcan de livres, une éruption trouble d'utopies, de romans socialistes »¹², a écrit Michelet. Ils ont une volonté de réforme sociale qui les porte à intervenir dans

8. Anne-Marie Bertrand, Yves Alix, *Les bibliothèques*, Paris, La Découverte, 2015, p. 19.

9. *Ibid.*, p. 22.

10. Françoise Parent-Lardeur, *Les cabinets de lecture. La lecture publique à Paris sous la Restauration*, Paris, Payot, 1982.

11. Dominique Kalifa, « L'invention de la culture de masse », in Pascal Séverac (dir.), *Lire et écrire*, Paris, Éditions Sciences humaines, 2007, p. 50.

12. Jules Michelet, *Nos fils*, Paris, Librairie internationale, 1870, p. 360.

le débat public par de très nombreux moyens, principalement par ceux liés à l'écrit. Ils investissent en particulier massivement la presse, qui devient l'une de leurs armes maîtresses pour mener leurs combats¹³. « L'histoire du livre est [...] également l'histoire de la propagation des idées », écrit Martyn Lyons¹⁴. Avec les premiers socialistes, nous sommes au cœur de cette vérité. Mais ce n'est pas tout. Partisans de l'égalité des individus devant l'éducation, ils militent pour l'alphabétisation de tous. Producteurs, consommateurs, prescripteurs, médiateurs du livre : ils sont de ce fait tout cela à la fois.

L'ambition de cet ouvrage est d'étudier la place du livre et de la lecture dans les théories et les pratiques des premiers socialistes. Étant donné le rôle non négligeable de ces derniers dans l'histoire politique et culturelle du XIX^e siècle, ces questions, qui ont été très peu abordées jusque-là – si ce n'est de manière sporadique – méritent d'être approfondies.

Rappelons que si le développement des doctrines socialistes prend son envol dès les années 1820-1830, il se poursuit tout au long du siècle, assumant parfois des caractéristiques qualitatives très différentes¹⁵. En ce qui concerne la période abordée dans cet ouvrage, nous nous sommes bornés aux années qui précèdent la Commune de Paris, à deux exceptions près : pour évoquer le rôle des fouriéristes tardifs au sein des bibliothèques populaires et le Familistère de Guise dont la réalisation se rattache aux théories de Fourier. Bien qu'un des traits marquants des doctrines émises au cours de cette période soit leur grande diversité, celles-ci ont en commun une conception relativement homogène du changement social qui privilégie une approche expérimentale. En effet, la majorité des premiers socialistes portent un regard très critique sur la Révolution française, récusent l'utilisation de la violence et ne croient pas en un changement de société par la force. Ils envisagent le changement social tantôt sous une forme progressive, tantôt soudaine, mais presque toujours pacifique, par l'expérimentation de leurs idées dans de nombreux essais dont ils vont se faire les inlassables promoteurs. Cette approche les amène à élaborer des projets présentés parfois dans le cadre de récits utopiques, alors même que toute leur démarche se veut explicitement réformatrice et pouvant être mise en pratique ici et maintenant.

13. Voir Thomas Bouchet *et al.*, *Quand les socialistes inventaient l'avenir. Presse, théories et expériences, 1825-1860*, Paris, La Découverte, 2015.

14. Martyn Lyons, *Le triomphe du livre*, *op. cit.*, p. 9.

15. Sur les différentes phases du développement du socialisme, voir par exemple Jacques Droz (dir.), *Histoire générale du socialisme*, t. 1, *Des origines à 1875*, Paris, PUF, 1972 ou Christophe Prochasson, « Les premiers socialismes », in Jean-Jacques Becker et Gilles Candar (dir.), *Histoire des gauches en France*, vol. 1, *L'héritage du XIX^e siècle*, Paris, La Découverte, 2004.

LIVRES

Lorsqu'on aborde la question des relations des premiers socialistes avec la lecture, on peut être étonné au premier abord par des propos qui laissent à penser qu'ils rejettent les livres. Dans un certain nombre de récits utopiques en effet, ils véhiculent à l'occasion une représentation négative de l'imprimé, car celui-ci y symbolise la société du passé qu'il faut abolir. Dans *Voyage en Icarie*, Étienne Cabet préconise de brûler les « anciens livres », mais d'en conserver quelques exemplaires dans de grandes bibliothèques nationales afin de pouvoir toujours garder à l'esprit « l'ignorance ou la folie du passé et les progrès du présent »¹⁶. L'anarchiste Joseph Déjacque, dans la description de son Humanisphère, en donne aussi une image péjorative : « Les livres [...] gisent dans la poussière et les greniers des bibliothèques : personne ne les lit, ce sont des langues mortes du reste »¹⁷. Dans leurs nombreux projets éducatifs également, les premiers socialistes ont tendance à ne pas mettre en valeur les connaissances livresques, bien au contraire. « Vous faites leur bonheur avec un petit marteau, un char, une petite pioche, une petite scie, un petit râteau, un jardinet dont vous leur confiez le soin », écrit ainsi le fouriériste Victor Considerant au sujet des enfants. « Vous faites leur désespoir avec vos livres »¹⁸. Ils prônent une pédagogie active et concrète, fondée sur l'observation, qui n'exclut pas l'utilisation des livres, mais la considère comme secondaire.

Cette manière de dévaloriser le livre, pourtant, ne doit pas nous induire en erreur. Comme vont le montrer les différentes contributions de cet ouvrage, non seulement les socialistes ne condamnent pas l'imprimé, mais ils lui donnent aussi une place très importante dans les sociétés du futur qu'ils imaginent. Le texte de Florent Perrier clarifie cette contradiction apparente. Charles Fourier est certainement celui qui a le plus violemment critiqué le livre « civilisé » qu'il voit comme un vestige majeur du vieux monde. Mais dans son univers d'harmonie, la destruction – libératrice – des ouvrages laisse place à une renaissance de ces mêmes livres, selon un processus particulier qu'avec son amour habituel des mots, il nomme *métempsychose des bouquins*. Les ouvrages condamnés sont ainsi destinés à être réimprimés par millions, mais accompagnés de critiques au moins aussi volumineuses que les textes d'origine. Le monde sociétairé imaginé par Fourier met aussi en œuvre cadastres, livres d'histoire naturelle et atlas

16. Étienne Cabet, *Voyage en Icarie*, Paris, J. Mallet et C^{ie}, 1842, p. 127.

17. Joseph Déjacque, « L'Humanisphère », *Le libertaire*, 12 mai 1859, n° 13, p. 4.

18. Victor Considerant, *Théorie de l'éducation naturelle et attrayante. Dédiée aux mères*, Paris, Librairie de l'École sociétairé, 1844, p. 61.

dans lesquels les planches illuminées se comptent par centaines de milliers. Pour cartographier le nouveau monde qu'il invente, il s'appuie sur la production de millions de livres d'images.

Cet intérêt majeur pour le livre n'est pas circonscrit au seul cas de Fourier. Certes, comme le souligne Gaetano Manfredonia, le statut de l'écrivain chez les premiers socialistes apparaît passablement ambigu. Tantôt exalté comme prophète des temps nouveaux, tantôt considéré comme un simple fonctionnaire au service de la collectivité, son rôle est loin de faire l'unanimité. Il n'en demeure pas moins que tous attribuent une place majeure au développement des lettres et de la production littéraire « en utopie ».

Comment d'ailleurs pourrait-il en être autrement alors même que leur propre formation intellectuelle, indispensable à l'élaboration de leurs doctrines, n'a été possible que grâce à leur relation particulière avec le livre qui leur a permis d'avoir accès aux connaissances nécessaires ? Le parcours livresque de Pierre-Joseph Proudhon évoqué par Anne-Sophie Chambost et Edward Castleton est d'autant plus stimulant que le penseur bisontin réunit la culture de l'autodidacte qu'il fut avec passion dans ses premières années et de l'auteur prolifique majeur qu'il est devenu. Boulimique de lecture pendant sa jeunesse, sa façon de lire évolue au fil du temps. Il lit tout d'abord pour apprendre, ensuite pour juger ses contemporains. Chez lui, comme chez nombre de ses condisciples, la lecture nourrit l'écriture et les livres présents dans sa bibliothèque éclairent la production de l'œuvre. Les annotations qu'il a laissées dans leurs pages dévoilent ainsi son rapport physique au livre.

Cette relation particulière à l'écrit est d'autant plus forte qu'un nombre significatif de socialistes exercent même des métiers du livre. Des travaux ont déjà porté sur Pierre Leroux, autodidacte comme Proudhon, typographe, inventeur en 1822 de la linotype (première machine à composer à l'aide d'un clavier) et qui voulait révolutionner « l'art typographique presque tout entier »¹⁹, mais aussi sur l'éditeur Maurice Lachâtre²⁰ ou le fouriériste lyonnais Adrien Berbrugger²¹, bibliothécaire à Alger. Jules Gay, communiste devenu un des principaux représentants français de l'owénisme, a exercé plusieurs professions liées aux livres : tour à tour traducteur, diffuseur, employé chez Hachette puis éditeur à son compte et bibliographe. Dans ce volume, Thomas Bouchet nous restitue cet itinéraire particulier lié au livre. Il nous montre combien le monde de l'imprimé représente bien davantage qu'un

19. Jérôme Peignot, « Pierre Leroux : "d'une nouvelle typographie" », *Communication et langages*, 1987, n° 74, p. 31.

20. François Gaudin, *Maurice Lachâtre éditeur socialiste (1814-1900)*, Limoges, Lambert-Lucas, 2014.

21. Fernand Rude, « Les fouriéristes lyonnais et la colonisation de l'Algérie », *Cahiers d'histoire*, 1956, t. 1, p. 42.

gagne-pain pour Gay. Le livre est en réalité son compagnon de route : fils de libraire, époux d'une grande lectrice (la féministe Désirée Veret), il est aussi lecteur, auteur – opposé aux droits d'auteur –, fondateur d'une société bibliophile. Son appétit de l'écrit illustre parfaitement combien le livre est l'allié des idées et de la pratique socialiste.

LECTURES

La première tâche à accomplir pour changer la société, c'est d'affranchir les masses de leur condition, et cette émancipation commence par l'alphabétisation. Cette volonté n'est pas l'apanage des socialistes. La demande d'instruction du peuple est une des revendications de la Révolution française. Étouffée sous l'Empire, elle se manifeste de nouveau sous la Restauration par la voie d'un paternalisme soucieux de substituer à l'ignorance du prolétariat – jugée funeste – le minimum d'instruction nécessaire aux ouvriers pour qu'ils puissent satisfaire aux nouvelles exigences liées aux progrès de l'industrie. La Société de l'enseignement élémentaire, créée en 1815 et dont faisait partie Henri de Saint-Simon, préconise ainsi un programme de lectures « utiles » et « nécessaires »²². Mais avec la révolution de 1830 émerge une élite populaire, autodidacte, avec laquelle il faut désormais compter. C'est la naissance de la littérature prolétarienne et de la poésie ouvrière. Tandis que de très nombreux publicistes se penchent sur la question de l'instruction du peuple et que des philanthropes conçoivent des programmes d'alphabétisation, des ouvriers se prennent en charge, élaborent leurs propres programmes d'instruction et de lecture²³ et développent des bibliothèques ouvrières.

Si beaucoup de travaux ont porté sur le désir d'émancipation par la lecture des classes laborieuses²⁴, la question de la dimension socialiste de ce discours et des pratiques qui y sont liées a été délaissée. Quatre textes de notre ouvrage

22. Noë Richter, *La lecture et ses institutions. 1700-1918*, Bassac – Le Mans, Plein chant – Bibliothèque de l'université du Maine, 1987, p. 76-81. Voir aussi Noë Richter, « Les bibliothèques populaires et la lecture ouvrière », in Dominique Varry (dir.), *Histoire des bibliothèques françaises*, t. 3, *Les bibliothèques de la Révolution et du XIX^e siècle : 1789-1914*, Paris, Éditions du Cercle de la Librairie, 1991, p. 667-681.

23. C'est sur cette opposition que Noë Richter fait la différence entre la lecture populaire et la lecture ouvrière. Noë Richter, « Lecture populaire et lecture ouvrière : deux composantes du système de lecture français », *Bulletin des bibliothèques de France*, 1983, n° 2, p. 123-134. [En ligne] < <http://bbf.enssib.fr/consulter/bbf-1983-02-0123-001> >. Voir aussi Noë Richter, « L'institution de la lecture du peuple », in *Lectures et lecteurs au XIX^e siècle*, Paris, Bibliothèque des amis de l'instruction (BAI), 1885, p. 18-19. [En ligne] < http://bai.asso.fr/wordpress/wp-content/uploads/2014/06/LECTURES_ET_LECTEURS_AU_XIXe_SIECLE-version-corrigee.pdf >.

24. Outre les travaux de Noë Richter, voir par exemple Jacques Rancière, *La nuit des prolétaires. Archives du rêve ouvrier*, Paris, Fayard, 1981 et Georges Duveau, *La pensée ouvrière sur l'éducation pendant la Seconde République et le Second Empire*, Paris, Domat, 1948.

tentent de combler cette lacune. Celui d'Alain Maillard nous montre comment les communistes néo-babouvistes s'emparent des livres avec ardeur parce qu'ils sont convaincus que les ouvriers doivent commencer avant toute autre chose à apprendre à lire et à écrire. Persuadés que c'est la vérité qui sort des brochures, des journaux et des livres, ils pensent que c'est par la lecture qu'ils pourront savoir quel régime mettre en place au moment opportun. La *Bibliographie populaire* qu'ils éditent en 1845 dans leur journal *La fraternité*²⁵ fait partie de ces nombreux programmes de lecture conçus par les ouvriers eux-mêmes. Les plus connus sont ceux publiés par Agricol Perdiguier en 1835 et par Martin Nadaud, allié de Cabet, en 1838. Flora Tristan, elle aussi, propose une liste d'ouvrages aux ouvriers. Mais son projet d'éducation par la lecture, qu'elle a défendu personnellement en faisant son tour de France, va bien au-delà d'une simple bibliothèque idéale. Dans sa contribution, Isabelle Matamoros nous dévoile en détail le très grand pouvoir que la féministe attribue à la lecture pour provoquer chez le prolétaire réaction et prise de conscience de sa condition, mais aussi désir d'émancipation.

Soulignons à cet égard comment, dans sa bibliothèque idéale, Tristan exclut la «mauvaise littérature» et la plupart des romans, qui risquent selon elle de corrompre la classe ouvrière. En cela, elle rejoint l'attitude de la bourgeoisie de l'époque qui, inquiète de l'effet que les lectures du peuple pourraient avoir sur lui, cherche à les surveiller et les contrôler. La nécessité de guider les masses dans leur choix de lecture est une constante durant tout le siècle chez les élites, mais aussi chez les ouvriers lettrés comme les socialistes chrétiens du journal *L'atelier*. C'est aussi la position des socialistes. S'ils sont d'ardents défenseurs de la lecture comme moyen d'émancipation, la plupart d'entre eux jugent certains types d'écrits, en particulier les fictions et les ouvrages ésotériques, inutiles, et même néfastes. Dans le texte sur Étienne Cabet que je propose dans ce volume, j'essaie de montrer combien l'attitude du meneur communiste est à cet égard tout à fait représentative. Convaincu que la lecture est l'outil de conversion par excellence, il se révèle finalement incapable d'élaborer un programme de lecture pour les ouvriers en dehors de ses propres œuvres. Il fait jouer un rôle très important à la lecture de ses textes et à l'écriture dans la constitution de son école politique. Lors de l'expérimentation de ses idées aux États-Unis, tout spécialement, la connaissance de son œuvre est explicitement présentée comme le sésame qui permet de devenir un bon communiste et un bon colon icarien.

De leurs côtés, les prolétaires n'ont pas attendu les préconisations des uns ou les prescriptions des autres pour se donner les moyens d'accéder à la

25. «Intérieur: Aux ouvriers; Bibliographie populaire», *La fraternité*, juin 1845, n° 6, p. 52-53.

lecture. Ils s'abonnent à plusieurs à des journaux et organisent des lectures collectives dans les ateliers et les fabriques dès les débuts de l'industrialisation. Fabrice Bensimon et François Jarrige interrogent ces pratiques collectives de lecture et mettent en évidence les modalités de diffusion et de circulation des idées socialistes et radicales au sein des classes populaires. Ce faisant, ils montrent combien ces pratiques, dont ils retrouvent la trace en France jusqu'aux années 1850-1860, mais aussi par la suite sur d'autres continents, représentent également des stratagèmes de résistance au sein de l'atelier ou de l'usine.

BIBLIOTHÈQUES

Les bibliothèques ont aussi toujours été appréhendées par les socialistes comme les lieux privilégiés de lecture, à protéger et à développer. Pourtant, à part quelques articles sur les bibliothèques populaires²⁶, leur intérêt et leur investissement dans les bibliothèques n'ont jusqu'ici guère fait l'objet de recherches. Avec cet ouvrage, nous espérons compléter nos connaissances et peut-être même stimuler un champ de recherche encore si peu exploré. Les socialistes, en effet, véhiculent une acception vertueuse de la bibliothèque. C'est le cas, dès 1835, dans l'*Encyclopédie nouvelle*, analysée par Ludovic Frobert et Quentin Schwanck. Son immense corpus, qui est conçu pour proposer une unité doctrinale socialiste, réunit des centaines d'occurrences du mot « bibliothèque ». Les bibliothèques y sont représentées comme des lieux d'émancipation et de diffusion égalitaire des savoirs et les auteurs en appellent à leur multiplication. Mais, encore une fois, l'accès du peuple au livre se fait par l'intermédiaire d'experts, cette fois-ci des « bibliographes » dont la tâche sera de décider quels ouvrages pourront lui être proposés.

C'est surtout sous le Second Empire que les socialistes participent au développement des bibliothèques populaires, et principalement après les années 1860, quand elles prennent leur essor. Bernard Desmars et Agnès Sandras, dans leurs contributions respectives, vont compléter les connaissances que nous avons déjà sur ces questions. Le premier examine l'investissement non négligeable des fouriéristes dans ces bibliothèques. Il s'agit surtout d'un type d'implication individuelle et locale. Il nous montre

26. Ian Frazer, « Socialisme et lecture : la fondation des bibliothèques populaires (1861-1877) », in *Les sauvages dans la cité. Auto-émancipation du peuple et instruction des prolétaires au XIX^e siècle*, Seyssel, Champ Vallon, 1985, p. 67-73; Noë Richter, *Les bibliothèques populaires*, Paris, Éditions du Cercle de la Librairie, 1978; Bernard Desmars, « Des cours et des bibliothèques pour changer le monde ? Les fouriéristes et l'éducation populaire (1848-vers 1875) », in Carole Christen et Laurent Besse (dir.), *Histoire de l'éducation populaire, 1815-1945. Perspectives françaises et internationales*, Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2017, p. 141-151.

que cet engagement dépasse le simple fait de promouvoir la lecture populaire pour instruire les masses, mais comporte une dimension politique. La bibliothèque était aussi envisagée comme un outil de progrès social, car elle contribuait à former les individus à la défense d'intérêts collectifs. Elle faisait partie des différentes formes d'association que les fouriéristes développaient pour préparer progressivement le changement social. Et elle était utilisée en ce sens comme un lieu de propagation de leurs idées.

De ce point de vue, les cléricaux et les pouvoirs publics qui craignaient que les bibliothèques populaires deviennent des foyers de propagande n'avaient, d'une certaine manière, pas tort. Après les événements de 1848, qu'on a imputés à la diffusion d'une lecture subversive et socialiste, la présence des ouvrages socialistes dans les bibliothèques populaires ne s'est effectivement pas faite sans peine et s'est heurtée à leur obstruction. Agnès Sandras nous conte comment dans les années 1860, les saint-simoniens, fouriéristes ou proches des mouvements associatifs investis dans les bibliothèques se heurtent ainsi à l'administration qui se livre à des enquêtes poussées avant de les autoriser à ouvrir leurs portes et traque les ouvrages jugés subversifs dans les catalogues. Durant cette même période, les cabales contre la présence de *mauvais livres* dans les bibliothèques de Saint-Étienne et d'Oullins provoquent ainsi des débats jusqu'aux plus hautes instances de l'État et dans la presse nationale.

Soulignons enfin que, pour les socialistes, si les bibliothèques font partie des outils nécessaires à la préparation d'un monde nouveau, cela ne signifie pas pour autant qu'elles disparaîtront une fois le changement social opéré. La bibliothèque est un des éléments constitutifs des plans de sociétés idéales conçus pour servir de socle à leurs expériences sociales. Ainsi les fouriéristes placent-ils dans toutes les descriptions de phalanstères une bibliothèque au centre de l'édifice. Dans la communauté décrite par le communiste Théodore Dezamy²⁷, il y a aussi une bibliothèque dans chaque bureau d'études des habitants. C'est également le cas dans l'*Humanisphère*, modèle social imaginé par Joseph Déjacque²⁸. Ces auteurs désignent par le terme *bibliothèque* un lieu où se trouvent entreposés des livres, tantôt à usage individuel ou familial dans un lieu privé, tantôt à usage collectif dans un espace relevant de la sphère publique.

Cette représentation de la bibliothèque comme faisant partie de la structure de base du projet de société se traduit tout naturellement par son indispensable présence dans les expérimentations sociales. Si celles-ci ont été étudiées sous de nombreux angles, comme celui de l'éducation ou du

27. Théodore Dezamy, *Code de la Communauté*, Paris, Théodore Dezamy, 1843.

28. Joseph Déjacque, « L'Humanisphère », *Le libertaire*, 20 novembre 1858, n° 8, p. 102.

travail, force est de constater que les lieux de lecture mis en place dans les expériences socialistes n'avaient pas encore suscité d'intérêt. Les articles d'Ophélie Siméon et de Frédéric Panni viennent combler cette lacune.

Fondateur du premier mouvement socialiste en Grande-Bretagne dans les années 1830, Robert Owen a développé lui aussi un modèle social dans lequel la lecture joue un rôle de premier plan comme vecteur d'émancipation des individus. Avec le texte d'Ophélie Siméon, nous découvrons la place qu'il donne à la lecture dans sa réflexion, place qui évolue avec la radicalisation de sa pensée et qui devient au fil du temps une des caractéristiques de son mouvement. Dans sa filature de New Lanark de 1815 à 1820, la bibliothèque sert à l'instruction des ouvriers et est conçue comme un lieu vertueux proposé comme alternative à l'alcoolisme et à la débauche. Les bibliothèques sont également présentes dans les coopératives et les Halls of Science où se réunissent par la suite les owénistes. Elles jouent tout à la fois un rôle fondamental dans la diffusion des idées d'Owen, dans l'instruction des individus et dans leur formation politique.

De nombreuses années séparent l'expérience owéniste de New Lanark et celle du Familistère de Guise. Et pourtant on y retrouve les mêmes caractéristiques. Comme nous le raconte Frédéric Panni, la bibliothèque mise en place par Jean-Baptiste Godin en 1860 a pour but d'élever le niveau moral et intellectuel de la population. Les fonds relèvent de domaines variés et reflètent les centres d'intérêt du fondateur. Les œuvres de fiction y sont nombreuses et conformes aux orientations idéologiques des expérimentateurs. Même s'il est difficile d'apprécier les résultats des efforts menés pour encourager les habitants du Familistère à la lecture, cette expérience nous rappelle encore une fois combien les socialistes ont été de formidables médiateurs du livre, partisans d'une bibliothèque aux ouvrages choisis et triés, certes, mais ouverte à toutes et à tous.